

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 39

Artikel: Sur le chemin du marché
Autor: G.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

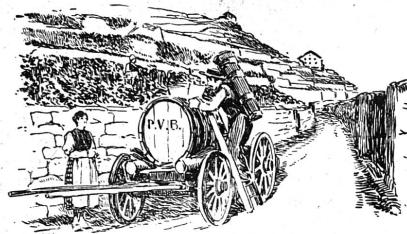
Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



SUR LE CHEMIN DU MARCHÉ .

D'UN bon pas, résonnant sur la route très sèche, quelques bonnes femmes, poussent les voitures chargées de légumes, de fruits et de fleurs, vont au marché. Il y a aussi, dans ce groupe, deux ou trois jeunes filles, déjà grandelettes et portant sans flétrir la hotte pleine. Et tout ce monde est joyeux. Belle journée de juillet, la vigne « s'annonçait » bien, les « plantages » sont superbes, on a eu de la pluie convenablement, du soleil en suffisance, l'année sera bonne et l'automne réjouissant. Le long de la route, les femmes égrènent les petits canicans du village.

— Alors, comme ça, votre Henriette ne se plaint pas par Lausanne ?

— Eh ! bien, voilà. Il y a trop d'ouvrage pour un trop petit « gagné ». Et puis vous savez, les filles d'aujourd'hui ne sont jamais contentes de rien... Il leur faut le pain et l'argent du pain.

La Suzette au taupier, qui vient de prononcer ce jugement sans recours, le ponctua d'un signe de tête et poussa plus rudement la voiturette pleine de poireaux et de salades qu'elle va vendre. Désidérément sa fille Henriette ne la satisfait point. Toutefois, craignant d'avoir trop laissé voir sa méchante humeur, elle rectifie :

— Ce n'est pas qu'elle soit de mauvaise commande ou dépensièr... non. Pour quant à ça, rien à dire... Mais, voyez-vous, de notre temps on se contentait à moins et on n'était jamais sans quelques écus de côté.

— C'est un fait.

— Voyez la Rose au syndic. Voilà une fille de sorte.

— Et ordnée.

— Bien sûr, mais là où il y a assez d'eau, ce n'est pas malice de mener sa barque.

Cette voix articulée d'une voix aigre où perce peut-être un brin d'envie, fait retourner la femme du taupier.

— Ah ! c'est vous Claudine...

— Pas une autre.

Les bonnes femmes se taisent. La Claudine n'a pas une excellente réputation. Elle ferait battre deux montagnes. Plus d'une fois elle a passé en justice de paix pour des « paroles inconsidérées » et c'est « par respect pour son mari », un tout brave homme, que les choses n'ont jamais été plus loin, qu'un « arrangement » qui, d'ailleurs, coûtait toujours quelques beaux écus. Aussi, les bonnes femmes, sur le chemin du marché, semblent déseuses de n'en pas dire plus long devant la Claudine.

Et, justement, pour rompre les chiens, voici la sirène d'une auto qui hurle, hurle, hurle... Il y a dans le groupe des paysannes une minute de dé-sarroi. Les unes tirent à gauche, les autres à droite. D'une voiturette, un chou, un énorme chou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

tombe, roule et passe devant l'auto sans être atteint. Il l'a risquée belle. D'ailleurs le passage de la limousine a été si rapide que les bonnes femmes sont encore ahuries alors qu'on n'entend déjà plus le tue-tue du moteur. Un chien aboie et revient après un demi-kilomètre de conduite inutile, haletant et braillard.

— Si c'est possible, s'exclame Claudine qui, la première a retrouvé la parole. Si c'est permis, on ne pourra bientôt plus aller sur les chemins...

— Et ce que ça sent mauvais cette fumée. De fait, l'auto n'a pas été polie et a laissé derrière elle une épouvantable odeur de benzine.

— On devrait tout ça interdire, avoue la Suzette au taupier.

Et ces dames approuvent ; surtout la Marie Cretenoud, qui est occupée à nettoyer le chou vagabond et à le débarrasser des feuilles meurtries par la chute.

Un char attelé d'une jument grise les rattrape et les devance...

— Allons, allons ! dépêchez-vous, crie une voix de femme...

C'est madame la syndique, qui fait signe de la main aux administrées de son mari.

La Claudine grommelle :

— On a beau plaisir de dire « dépêchez-vous » quand on a char et cheval...

Personne n'ajoute rien. L'émotion est apaisée. Les femmes se remettent en marche, les roues des voiturettes grincent, les lourds souliers ferrés résonnent sur la route. Elles hâtent le pas. Encore que quelques-unes récriminent avec véhémence contre les autos, les bécanes, les motos et tout ce qui risque d'écraser le piéton ou de l'aveugler de poussière ou de fumée ; la conversation languit un peu. Marchant vite et poussant fort, ou haletant sous la hotte lourde, elles n'avaient plus grand courage à bavarder, et puis, sur le marché, au milieu des épinards, des poireaux ou des salades pommeées, elles auraient tout plaisir de se conter les événements ordinaires et extraordinaires.

Sur la voie ferrée, à gauche de la route, un train passa.

— Déjà ! remarqua la Louise au maréchal. D'habitude il nous rattrape à la croisée... On est en retard...

Et les voiturettes de rouler plus fort, les roues de grincer plus aigrement, les souliers de résonner plus dur... Mais cette allure ne peut convenir à chacune ; si la Claudine qui est « bâtie à chaux et à sable » et n'a pas deux onces de graisse sous la peau, peut courir comme un chat maigre, la Marie Cretenoud qui pèse quatre-vingt-cinq, n'aurait faire autant. Et elle n'est pas la seule. D'autres encore ne peuvent suivre et le groupe se disloque. Par ailleurs, les véhicules, sur le chemin, se font plus nombreux. C'est l'heure où les citadins habitant la banlieue vont reprendre leur place à l'atelier, au magasin, au bureau... Les bicyclettes se succèdent et les coups de cornettes répondent aux tins-tins du timbre. Les bonnes femmes ont fort à faire à se garer et le moment n'est pas venu de contenter sornettes.

Aussi, elles arrivent à l'entrée de la ville en débandade. Le long de la rue elles s'échelonnent avec leurs hottes et leurs voiturettes, leurs corbeilles et leurs paniers. Ici la vie est déjà intense. Un mouvement affairé bourdonne et va crescendo. Prises, soudain, de la crainte d'être en retard, les

marchandes s'égaillent en diverses directions, selon leur place de vente ; quelques-unes « s'emballent à courir » et les roues non caoutchoutées des petites voitures à légume, font, sur les pavés, poinçons, un tintamarre singulier.

G. H.



O MA SUZON !

O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestrou !
Mistral.

— Oh ! ma Suzon, ma tant grachâosa
Aovre ta fenîtra ! Suzon,
Montra mè ta mena dzôâosa
Et tè galé recouquelion.

L'è pîtiein d'etâte pér amont,
Tsamp de gotraose,
Mâ lè z'êtâile bisquerant
Quand tè verrant !

— Pas mé de la brison dâi brantse
Que de ta tsanson i fe cas.
Vé mè catsi dein l'iguie blliantse,
Et mè fère pesson, tot drâ !

— Oh ! ma Suzon ! se te t'ein va
Ao riô dâi lantse,
Por mè, pécheu ie mè fari.
Tè pétseri !

— Quand t'accouilhieri dein lè gollie
Ton'hameçon, crâi pas m'avâ...
Te m'oûri sublliâ dî z'orolhie,
Ein osi mè sarî tsandjâ.

— Oh ! ma Suzon ! se te tè fâ
L'osi batolhie,
Lo rusé tsachao mè fari.
T'attraperi !

— Quand bin ti cliau z'osi, ein fita,
T'arâi coudhi lè z'atrapâ,
T'ein sarî po ton coup de titâ
Et mè fari herba fliorya !

— Suzon ! se t'i l'herba dâi prâ,
Balla magritta,
Mè, l'iguie clidiare mè fari,
T'arroseri !

— Se te tè fâ l'iguie quecâole,
Po mè sauwâ on mè verra
Per lé d'amón : sarî lè niole !
Dinse, te porri pas m'avâ.

— Oh ! ma Suzon ! se te t'ein va
Bin lliein pè Rolle,
Mè, lo gros veint ie mè fari.
Tè porteri.

— Se te tè fâ l'ouvra de pliodze,
M'ein âodrî bin lliein âotra pâ ;
Et ie sarî lo sélao rodzo,
Lo grand fû qu'etsâode lè prâ !

— Oh ! ma Suzon ! se te tè fâ
Lo grand relodzo,
Mè lo lanzai¹⁾ ie mè fari,
Tè baiseri.